

Les robots prennent le contrôle de Bâle

26.08.10 | 16h41 • Mis à jour le 26.08.10 | 16h41

Un mixer rêve-t-il ? Peut-être, au moins dans sa version la plus élaborée, celle à deux pattes, humanoïde, imaginée par l'écrivain américain de science-fiction Isaac Asimov. *Robot Dreams (Le robot qui rêvait, J'ai lu)*, un recueil de nouvelles publié en 1986. Il est le prétexte à une exposition au Musée Tinguely de Bâle, qui donne plusieurs interprétations de ce thème étrange. Lesquelles se divisent en deux grandes tendances : le robot qui fait peur, ou au contraire le robot attendrissant et aidant les humains. Mais tous deux fascinent. Personne ne peut rester indifférent à la plastique de l'androïde du *Metropolis* (1927) de Fritz Lang. Personne ne restera non plus sans réaction devant la vidéo de John Bock, né en 1965, qui revisite les classiques du genre, avec une version particulièrement déjantée évoquant Frankenstein.

Entre ces deux extrêmes, une vingtaine d'artistes contemporains ont été conviés, ou convoqués, pour explorer le sujet sous toutes ses facettes. Des films, bien sûr, comme celui de Virgil Widrich, qui est une anthologie en accéléré de ce que le cinéma a produit sur les relations entre l'homme et des machines intelligentes. Des robots aussi, comme cette poupée japonaise danseuse, imaginée par Kirsty Boyle, ou ces meutes d'araignées mécaniques conçues par Niki Passath.

Il y a des robots rigolos, comme ce soufflet inventé au XVIII^e siècle qui reproduit la voix humaine, ou cette extraordinaire machine à écrire fabriquée par Laurent Mignonneau et Christa Sommerer, dans laquelle les mots sitôt tapés sont dévorés par de sales bestioles, le cauchemar d'un journaliste.

Des robots tendres, comme ces deux bras articulés que Richard Kriesche a accouplés : l'un est inerte et ne peut être rendu à la vie que lorsque l'autre appuie sur un bouton. Acte qui interrompt immédiatement son propre mouvement. A charge pour le ressuscité de ranimer son alter ego, ce qui le désactive lui-même. Des robots-installation-d'art-contemporain, comme cette tente militaire érigée par Jon Kessler, hommage au *Cirque* de Calder, où les acrobates et les clowns sont remplacés par des combattants en treillis. Calder et ses mobiles ont aussi inspiré à Thomas Baumann son *Antirobot*, sorte de plaidoyer pour un retour à ce qui fait l'essence de l'humanité. Laquelle est priapique, ça va de soi.

SHOOT'EM UP

A mi-chemin, un texte rappelle les trois lois de la robotique, telles que les avait formulées Asimov. *"Un robot ne peut porter atteinte à un être humain ni, restant passif, permettre qu'un être humain soit exposé au danger. Un robot doit obéir aux ordres que lui donne un être humain, sauf si de tels ordres entrent en conflit avec la première loi. Un robot doit protéger son existence tant que cette protection n'entre pas en conflit avec la première ou la deuxième loi."*

Voilà qui est bel et bien, quand le robot n'est pas trop humain : les scaphandres de cosmonautes de Tom Sachs, la vidéo de Yan Duyvendak, où un acteur en chair et en os reproduit les mouvements de progression tactique d'un tueur de jeu vidéo type *shoot'em up* ("tuez-les tous") et surtout la torpille de Luc Mattenberger, qui, comme ses devancières imaginées par la marine japonaise à la fin de la seconde guerre mondiale, nécessite un pilote humain pour atteindre son but.

Dans *Le robot qui rêvait* d'Asimov, Elvex (LVX-1) est détruit précisément parce que ses rêves, cette part humaine qui se développe en lui, pourraient lui faire négliger les trois lois de la robotique. Voilà une oeuvre pie. Comme l'aurait dit jadis Arnaud Amaury, archevêque de Narbonne et légat du pape : *"Cædite eos !" Shoot'em up, quoi !*

"Rêves de robot" au Musée Tinguely, Paul Sacher-Anlage 2, Bâle. Tél. : (00-41)-61-681-93-20. Du mardi au dimanche, de 11 heures à 19 heures. Jusqu'au 12 septembre. 15 CHF (11,5 €). Catalogue, éditions Kehrer, 160 p., 36 €.